

Les gifles

Monique Pagé

Numéro 89, 2014

Cuisine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pagé, M. (2014). Les gifles. *Brèves littéraires*, (89), 50–52.

MONIQUE PAGÉ

LES GIFLES

Ma mère s'est giflée. Une claque, deux, trois... en hurlant : « Regardez ce que vous me faites. » C'était un samedi après-midi pluvieux, un temps où la phrase habituelle, « Allez jouer dehors », ne pouvait être administrée. Armé de deux pistolets, mon frère jouait au shérif. Ma sœur et moi étions ses hors-la-loi. Cris d'enfants inconscients.

En 1963, nous habitons un village de deux mille âmes. J'y promenais mes onze ans entre la maison, l'école et l'église. Tous mes parcours traversaient le parc municipal, un espace gazonné divisé par des allées de gravier sur lequel les semelles crissaient agréablement. Il y avait beaucoup d'arbres, un joli kiosque à musique et une petite fontaine d'eau potable, mon oasis. À l'ouest, l'église dédiée à la vierge Marie bordait une large rue. À l'est, le couvent des sœurs était aussi l'école des filles. Côté sud, le collège des frères hébergeait l'école des garçons et la bibliothèque. J'adorais m'y rendre. Entre les deux étagères réservées aux enfants, je pénétrais des forêts enchantées, suivais des lutins, rencontrais des princesses. J'enfermais chaque histoire dans une bulle imaginaire, que je rapportais à la maison, à dix minutes de marche. Ce village perdu, disait ma mère, n'était rien de plus que son tombeau.

Maman était devenue orpheline de père à dix ans. Après plusieurs saisons d'un veuvage misérable, ma grand-mère avait été embauchée comme bonne au presbytère de Rouyn. Le curé s'était alors chargé de l'avenir des six enfants. Fille aînée et vaillante élève, ma mère avait été la seule à recevoir une instruction débouchant sur l'espoir. Elle m'avait montré un de ses cahiers : calligraphie harmonieuse, aucune faute, aucune tache. Elle était devenue infirmière et son embauche à l'hôpital de la Miséricorde de Montréal lui avait fait découvrir une nouvelle vie. Elle visitait la ville en tramway. Visage radieux et sourire de gamine, elle nous racontait ses

sorties au théâtre ou au concert. Elle appréciait tout autant le calme et la solitude. Elle lisait tard dans la nuit. De cette époque, il lui restait un recueil de poésie autographié par l'auteur. Maman avait été heureuse.

Chez nous, la routine régnait. Lundi, lavage et spaghetti. Mardi, repassage et pâté chinois. Mercredi, les carottes et les navets accompagnaient la viande hachée, salée, poivrée, et la salle de bains était nettoyée. Jeudi, couture, reprisage et chop suey. S'y mêlaient les restants de la veille, avec du céleri et des fèves germées. Vendredi, journée « maigre et jeûne », enfin la variété ! Le menu alternait entre l'omelette, les *fish sticks* et les galettes de sarrasin à la mélasse. Les restes réapparaissaient dans la fricassée du samedi midi. Le samedi soir, à tour de rôle, nous passions par le bain : pas trop d'eau chaude, ça coûte cher. Les filles ensemble en premier, mon frère ensuite. Puis mon père, son quatrième enfant, soupirait-elle.

Notre mère travaillait sans relâche pour nous. En semaine, elle vérifiait les devoirs et les leçons : une séance avant le souper et une autre avant la demi-heure de télévision, récompense conditionnelle à une leçon correctement récitée. Suivaient la prière et l'examen de conscience quotidiens. À la fin du mois, je devais être la première de la classe. S'il m'arrivait de la décevoir, son jugement tombait, sans appel : « Tu ne t'es pas forcée. »

Mon père, benjamin de onze enfants, était un honnête travailleur. Chaque semaine, il remettait son salaire à sa femme qui le gérait méticuleusement. Le vendredi soir, il sortait pour jouer aux cartes avec des amis, dans une petite pièce à l'arrière du garage Shell. Il en revenait souvent malade et ma mère maugréait. Il disait avoir mal digéré le souper et régurgitait sa bière. J'étais son infirmière de service. Je prenais parti pour ce père aimant et drôle... contre elle. Je m'en accusais lors de la confession.

Quelques semaines avant les gifles, la fanfare avait circulé dans les rues, en direction du parc. Il faisait doux, les gens se pressaient à la suite de l'orchestre. Joyeuse, j'avais emboité le pas, en entraînant ma petite sœur.

Lorsque la musique s'était arrêtée, nous étions retournées à la maison. J'étais craintive : la routine avait été bousculée. En ouvrant la porte, ma mère avait hurlé : « Qu'as-tu pensé, inconsciente ? Emmener une enfant de six ans aussi loin. » Une assiette avait explosé sur mon dos.

Le jour où ma mère s'est giflée, ses yeux étrangers me l'ont révélé : maman était malheureuse avec nous.

**La jeune Lavalloise
TANYA BERNIER orchestre
un premier roman sur
l'irrévocabilité du cours
des évènements :
des virages inattendus,
de l'émotion palpable,
à l'image de la vie,
tout simplement.**

www.bouquinplus.com



PUBLICITÉ